

LA PASSION PATRIOTIQUE CHEZ PIERRE DRIEU LA ROCHELLE ET E.M. CIORAN

Serenela Ghițeanu, Assoc. Prof., PhD, "Petroleum-Gas" University of Ploiești

*Abstract: The article aims at comparing two French writers who have some surprising affinities : Pierre Drieu la Rochelle and E.M. Cioran. In our attempt at explaining Drieu's political engagement and the fact that Cioran felt drawn to the extreme right during a certain period, we have started by ascertaining an identity indeterminacy and a melancholic inner structure, characterising both of them. Moreover, we have emphasised the fact that the two writers project upon their native country not only their own weaknesses, but also their desire to compensate for them. Thus a « patriotic passion » appears and we analyse it by drawing a parallel between *Measure of France* by Drieu and *The Transfiguration of Romania* by Cioran, published during the inter-war period and written when the two writers were about the same age. We conclude by mentioning the features of the decadent way of thinking and the elements whose conjugation, in our opinion, has determined the political choices of the two writers.*

Keywords : inter-war years, political engagement to the extreme right, political philosophy, identity issues

Nous vivons, en Europe, au début du XXI^e. siècle, toujours dans l'analyse des ravages causés par les idéologies qui ont marqué le siècle précédent : le fascisme et le communisme. Lorsque le débat porte sur l'engagement des intellectuels, la période vers laquelle il faut se tourner reste la période de l'entre-deux-guerres. Après la Grande Guerre, les intellectuels ont manifesté leur sympathie ou se sont carrément engagés dans l'une ou l'autre extrême politique mais l'explication pour leur choix, dans certains des cas, reste encore à discuter.

Qu'est-ce qui pourrait lier, à première vue, l'écrivain français Pierre Drieu la Rochelle et le penseur français d'origine roumaine E.M. Cioran ? Le premier, Drieu, s'est exercé dans tous les genres littéraires, a été l'idéologue du Parti Populaire Français de Jacques Doriot, il a été « collabo » et auteur d'un *Journal* controversé, qui couvre l'Occupation, publié cinquante ans après sa mort, et, en 1945, alors qu'un mandat d'arrestation à son nom est imminent et qu'il a des propositions de se réfugier en Argentine ou en Suisse, il choisit de se donner la mort. Le second, Cioran, philosophe ayant en horreur le « système » et pratiquant le « fragment », auteur de six livres en roumain, qui se situent à la limite d'une confession malgré tout littéraire, fera en France carrière de « sceptique de service » d'un Occident fatigué après la Seconde guerre mondiale, à travers une œuvre dont la nouvelle langue, adoptée - française -, est éblouissante.

Drieu et Cioran ont sympathisé tous les deux avec l'extrême-droite : le premier s'y est engagé, le second s'est « désenchanté » après la défaite des nazis et a renié toute sa vie son « rêve » de jeunesse. Leur sympathie / engagement ne sont pas dus au hasard. Nous nous proposons d'analyser quelles en sont les possibles explications.

Drieu est né en 1897, ce qui le fait appartenir à la génération qui a lutté dans la Première guerre mondiale. Cioran, né en 1911, en sera épargné. La participation de Drieu à la Grande Guerre est très importante pour son choix politique des années 30.

Ce qui est tout de suite frappant chez eux, c'est une **indétermination identitaire**. Celle-ci est faite du rapport avec les parents et sa nation. Les fondements identitaires seraient donc issus des relations les plus proches que chaque être humain établit dès le début de sa vie.

Drieu naît dans une famille de bourgeois dans laquelle c'est la femme qui a de l'argent tandis que le père, médiocre professionnellement l'est aussi moralement : il détruit la fortune de sa femme avec des maîtresses et ne s'occupe pas de ses deux fils. Elevé par sa grand-mère, Drieu entretient avec sa mère une relation d'amour-haine car celle-ci n'a pas le courage de divorcer. Les ressentiments de Drieu se retrouvent jusqu'à son *Journal*, écrit entre 1939 et 1945 : « J'ai haï, craint mon père. Très tôt j'ai pris parti pour lui contre ma mère parce qu'elle était attachée à lui » (J : 330). Le roman *Rêveuse bourgeoisie* met en scène très fidèlement « le roman familial » vécu par Drieu dans son enfance et adolescence.

Le père de Cioran est un curé de campagne qu'il estime « modeste et sans aucune envergure » (apud Ion Vartic :200). Selon Vartic, Cioran « déplore la malchance d'avoir eu des parents normaux, comme tout le monde » (199).

La deuxième déception partagée par les deux écrivains concerne « la race », comme dit Drieu, à laquelle ils appartiennent. Si Drieu est fier du passé de la France et déçu par son présent, Cioran est déçu par les deux. Ils rêvent d'appartenir à une autre « race », meilleure. Ils souhaitent être **Autres**. Dans le récit autobiographique *Etat civil*, publié en 1922, Drieu dévoile clairement l'enchantement qu'il a de son aspect physique : « J'étais grand, blond. Les yeux bleus, la peau blanche. J'étais de la race nordique, maîtresse du monde » (EC : 167). Par contre, Cioran est en souffrance : « Je suis un mélange suspect de Hongrois et de Roumain ! » (apud Ion Vartic : 205). Dans d'autres entretiens, il rêve d'avoir du sang slave dans ses veines ou de provenir secrètement d'une lignée de barbares qui avaient traversé jadis le territoire de la Roumanie. Ce malaise concernant son appartenance ethnique se maintient chez Cioran toute sa vie.

Un autre élément qui fait partie du paradigme du sentiment d'une identité trouble, partagée par Drieu et Cioran, est la difficulté majeure qu'ils ressentent de se trouver une place sociale et même **une vocation sûre et certaine**. Drieu se plaint toute sa vie, dans ses ouvrages, de son incapacité à être ou bien écrivain ou bien ce qu'il appelle « homme d'action », c'est le dilemme de sa vie : « Trop intellectuel, pas assez artiste (...) Pas assez obsédé par moi-même, par mon monde, mes fantômes, pour être romancier » (J : 103), « Toujours divisé entre littérature et politique, je n'ai approfondi ni l'une ni l'autre » (J : 395). Pourtant, il a laissé une œuvre littéraire considérable et son engagement politique, traduit dans des ouvrages et des gestes concrets, l'a mené au suicide, en d'autres mots, il se sous-estime sur les deux plans.

Quant à Cioran, il rejette tout enracinement social, il n'aura de vrai emploi toute sa vie, pour préférer le déclassement. Drieu et Cioran se laissent toute leur vie entretenir par des femmes : la marginalité sociale offrirait la liberté totale qui est la seule condition supportable dans la vie. Dans son œuvre française, Cioran repousse le présent pour se réfugier dans un passé très lointain, la Rome antique, par exemple. Il fait l'éloge du déclin de l'Empire Autrichien-Hongrois et se réjouit d'être né dans cette période, en exaltant la décadence comme temps béni de raffinement et annonciateur d'une future résurrection. Cioran adore, en fait, être différent. Différent par rapport à tout et à tous. Il s'appelle lui-même « penseur privé », tout en reconnaissant que cette condition mène à la stérilité. L'écriture du

« marginal », si elle est occasionnelle, elle aboutit forcément sur sa propre disparition. Cioran reste, de cette manière, fidèle à sa conception décadente du monde. Son dernier livre est une anthologie d'« exercices d'admiration », parce que, il le déclare dans plusieurs de ses entretiens, il n'aurait plus rien à dire depuis longtemps. Ce n'est pas une coquetterie d'artiste mais la constatation sincère de la fin d'une œuvre française qui proclame dès le début la fin de tout et qui n'aurait pas su déboucher sur autre chose que sur son propre anéantissement.

Nous pourrions dire que la toile de fond de la vie et des choix de ces deux auteurs est une certaine structure intérieure, qui est **mélancolique**. Nous rappelons que Freud souligne, dans sa définition (clinique) de la mélancolie le fait que dans celle-ci, la perte « est de nature plutôt idéale » (Freud : 196). Ce n'est donc pas une réalité tant soit peu objective qui compte, mais ce que le sujet en ressent. Le sentiment de **la décadence**, leitmotif de toute l'œuvre de Drieu comme de Cioran, est issu de la mélancolie. Et le sentiment de la décadence est l'un des facteurs, parmi d'autres, nous verrons plus loin lesquels, qui explique le choix/ la sympathie politique des deux auteurs.

Nous revenons à la structure mélancolique. Drieu arrive, dans son *Journal*, à s'analyser au moins tout aussi bien que d'autres l'ont fait plus tard, et il reconnaît d'avoir toujours souffert de mélancolie : « ...mon être a besoin de pessimisme, mon être ne vit et se meurt que dans ce climat » (J : 384) ; « la vérole a beaucoup creusé ma mélancolie pendant quelques années, mais j'étais infiniment mélancolique avant » (ibid : 394).

Cioran est également lucide et sincère sur sa disposition triste de l'âme : « La vérité est que ma vision des choses n'est pas due à une influence littéraire quelconque, mais à diverses infirmités, à une sorte de malaise ...inné » (Lettre à Aurel Cioran, 24.02.1975, apud Liiceanu : 64). En analysant la mélancolie chez Cioran, Constantin Zaharia observe que « pour Cioran, la haine de soi a un rôle identitaire (...) et qu'elle témoigne d'un genre assez inhabituel d'auto-connaissance dont le discours du moi...rend compte sans cesse » (Zaharia : 6). Il y aurait donc une vertu cognitive dans la haine de soi (haine de soi dont Drieu souffre encore plus).

Un trait essentiel de cette mélancolie, trait présent chez les deux auteurs, est la hantise de la mort. Drieu s'adonne à des tentatives de suicide dès qu'il a six ou sept ans, en poussant un couteau vers l'un de ses doigts, puis vers sa poitrine, de plus en plus, jusqu'au danger imminent, comme il l'avoue dans *Récit secret* (480). Il aime aussi rester autant que possible, allongé sur un lit, dans une chambre obscure : « C'était une ivresse triste et délicieuse (...) de m'imaginer dans un tombeau » (RS : 478).

Cioran se souvient, à son tour, de la proximité d'un cimetière, dans son enfance : « Je suis sûr que mes premières années près du cimetière ont eu un effet dans mon sous-conscient » (*Convorbiri cu Cioran* : 155). La mort est un thème favori dans son œuvre roumaine comme dans son œuvre française.

L'obsession de la mort entraîne un mouvement opposé, celui de la quête de la vitalité, d'un investissement d'énergie qui renvoie, d'ailleurs, à son point de départ, dans un balancement permanent qui caractérise ces esprits mélancoliques. Se percevant comme fragiles, ces êtres hantés par l'idée de la précarité de tout, cherchent et trouvent une bouffée d'air dans l'idée de la force. La vie doit être, pour eux, un excès de vie.

Dans une lettre adressée à son ami Bucur Tincu, Cioran avoue son goût pour un vitalisme extrême : « Je voudrais écrire quelque chose avec du sang (...) Parce que tout en

moi est blessure, tout est ensanglanté, je m'en suis rendu compte définitivement » (Cioran, *12 lettres des cimes du désespoir* :5 1).

Chez Drieu, le goût de la force doit compenser sa faiblesse, qu'il vit avec un pénible immense : « J'ai toujours eu peur de tout. Mais il y avait un autre homme en moi qui rêvait de plaies et bosses, comme chez la plupart des petit-bourgeois » (J :3 92). Dans ses poèmes en prose, des volumes *Interrogation* et *Fond de cantine*, inspirés par son expérience de soldat, il exalte le sentiment de vitalité que donnerait l'assaut vécu à la guerre.

Drieu et Cioran se projettent, les deux, dans leurs nations respectives. La **projection** est définie par la psychanalyse ainsi : « ...un mécanisme de défense inconscient par lequel le sujet projette sur autrui les craintes et les désirs qu'il ressent comme interdits et dont la représentation consciente serait chargée d'angoisse ou de culpabilité... » (*Dictionnaire de la psychanalyse* : 609). Chez nos deux auteurs, il s'agit d'un mécanisme de défense et de compensation. Drieu, avec sa fameuse sincérité, le reconnaît : « J'ai reporté sur la France la défaillance de l'être en moi. Mais si je suis ainsi, la France doit être ainsi puisque je porte la France dans mes veines et que leur pulsation dit prophétiquement la santé de la France » (J : 171). La fin de la citation fait preuve de l'identification que Drieu conçoit entre lui et la France.

Dans son texte tardif, *Mon pays* (1986), Cioran tente d'expliquer l'écriture de *La Transfiguration de la Roumanie*. Il avoue avoir éprouvé, dans sa jeunesse, « une passion désespérée, agressive, sans issue » (MP : 129) envers son pays. La confession de Cioran est compréhensible surtout si l'on connaît ses ouvrages roumains, leur radicalité et leur incandescence poétique, non sans rapport avec les insomnies terribles que le jeune écrivain subissait à l'époque, d'après ses propres aveux. Cioran était en proie à un état d'exaspération métaphysique et, à travers l'écriture, il s'était sauvé. Dans un tel état il a pu avoir besoin et trouver dans son pays un exutoire. Dans *Mon pays*, il évoque sa « haine amoureuse et délirante » (MP : 130) pour la Roumanie, « un amour renversé, une idolâtrie à rebours » (ibid. :137). Tout comme le fait qu'il se sent « étranger » (ibid : 137) à celui qui avait écrit ce livre, qu'il y voit « l'élucubration d'un fou furieux » (ibid :137). En même temps, il ajoute que beaucoup d'autres avaient partagé sa sympathie pour La Légion « L'Archange Michel », qu'il nomme discrètement « un mouvement (...) qui voulait tout réformer, même le passé » (ibid :131). Ce qui nous intéresse, c'est la confession sur son état d'esprit, qui avait été une angoisse hors-norme, requérant un assouvissement : « ...en ce temps-là, j'avais un insatiable besoin de folie, de folie agissante. Il me fallait détruire ; et je passais mes jours à concevoir des images d'anéantissement » (ibid : 138). La lucidité est présente, comme chez Drieu, et Cioran avoue à la fin que cette soif de destruction ne l'avait pas épargné : « ...je devins le centre de ma haine » (ibid : 140).

Ce qui sépare Drieu et Cioran est le fait que si le premier appartient à ce qu'on appelle une « culture grande », le second appartient à une « culture petite », et Cioran n'a pas tardé, d'ailleurs, à déplorer l'orgueil offensé d'un homme né dans une telle culture. La distinction entre ces deux types de culture avait été faite par Oswald Spengler, dans *Le Déclin de l'Occident*, œuvre fréquentée assidûment par Drieu et Cioran. Cependant, malgré cette différence, leur « mélancolie » commune les fait réagir de la même manière : ils sont, les deux, déçus par leur pays respectif, Drieu par le présent, Cioran par le passé et le présent aussi, et espèrent dans une re-naissance utopique.

Ils écrivent alors, Drieu à l'âge de 29 ans, Cioran à l'âge de 25 ans, des œuvres dédiées à leurs pays/ nations : *Mesure de la France* (1922)- pour Drieu et *La Transfiguration de la Roumanie* (1936) -pour Cioran. Ce sont **des œuvres jumelles**, des œuvres de « **passion** » **patriotique**. Le genre auquel elles appartiennent est difficile à préciser, c'est un mélange d'essai, analyse de philosophie politique et récit autobiographique teinté de poésie.

Avant d'écrire ces deux ouvrages, Drieu et Cioran écrivent un autre/ ou d'autres, qui annoncent le livre de « passion » patriotique : Drieu publie *Interrogation* (1917), *Fond de cantine* (1920)- les deux, des volumes de poèmes de guerre- et *Etat civil* (1920) tandis que Cioran écrit *Sur les cimes du désespoir* (1934). Dans *Etat civil*, Drieu mélange des mémoires (à l'âge de 27 ans !) et des réflexions sur la France, à laquelle il s'identifie. Dans les poèmes de guerre, il se présente comme un assoiffé d'action extrême, de goût pour la force déchaînée et d'immense désir de voir la société française transformée radicalement. Au lieu d'être un événement traumatisant, la Grande Guerre a été pour lui une opportunité de connaître des élans nietzschéens, des compensations presque thérapeutiques à sa fragilité insupportable, honteuse, qui le poussait au suicide. Le combat doit être révélateur des qualités d'un peuple, selon lui, parce qu'il en « délie la grandeur » (I : 45), « la guerre tue les peuples moribonds », (ibid. :45). Il proclame son admiration envers les Allemands : « ...à grands coups de canon, les Allemands nous ont appris à vivre... Nous devînmes neufs » (ibid. :41). Dans le volume de nouvelles *La Comédie de Charleroi*, paru en 1934, année d'adhésion de Drieu au fascisme, nous retrouvons l'éloge de la guerre, d'une guerre à l'ancienne, où les combattants se voient face à face, tandis que la guerre moderne serait, selon Drieu, un massacre idiot, à cause des armes sophistiquées, qui empêcheraient les soldats à prouver leur valeur d'hommes. Drieu vit un fantasme d'un Moyen Age resuscité, ce qui le rapproche des nostalgies de Cioran pour un Age d'or, d'où l'humanité serait déchue.

Le premier livre de Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, est un ouvrage singulier dans le paysage littéraire roumain de l'époque. C'est un ouvrage où se mêlent la confession et la poésie, un texte qui exalte et s'exalte d'une page à l'autre de plus en plus, expression d'un besoin considérable de vitalisme, voire d'irrationalisme, sous l'influence visible de Nietzsche. (Philosophe dont Drieu avait emporté *Zarathoustra* dans les tranchées !). Les lettres de jeunesse de Cioran, de son séjour à Berlin, et les articles qu'il envoie pour le journal *Vremea*, nous montrent Cioran tel qu'il sera dans *La Transfiguration de la Roumanie*. La période de la bourse de Cioran se superpose à l'avènement au pouvoir et au succès populaire d'Hitler, en 1933-1934. Dans ces lettres, Cioran se montre fasciné par les nazis et leur nouvel ordre. En plus, il y voit un modèle à suivre pour les Roumains. Pourtant, ce qui trahit le goût de l'intellectuel pour les idées, pour ce qui est abstrait plus que pour la pratique, tout comme ses influences livresques (qui sont les mêmes que celles de Drieu), c'est l'apologie de ce qu'aujourd'hui nous percevons comme des insanités : « Si j'aime quelque chose dans le hitlérisme, c'est le culte de l'irrationnel, l'exaltation de la vitalité comme telle, l'expansion virile de forces, sans aucun esprit critique, sans réserves et sans contrôle » (« L'Allemagne et la France ou l'illusion de la paix », *Vremea*, no. 318/ 1933, apud Marta Petreu : 21).

En 1934, Drieu fait un voyage à Berlin et il est tout aussi fasciné par ce qu'il y voit. Toujours dans des lettres, il retrouve son faible pour les Allemands qui avaient réussi à « esthétiser le politique », selon une formule déjà consacrée de Walter Benjamin: « Ce matin, dans une immense prairie, il y avait cent mille personnes qui regardaient défilier et danser

cinquante mille jeunes gens. Il y avait des chœurs et des chants admirables : une tragédie antique. C'était écrasant de beauté. » (apud Solange Leibovici :265)

Si pour Drieu le volume *Mesure de la France* va marquer une modération dans l'expression de ses idées fixes, par rapport aux poèmes en prose, pour Cioran, c'est l'inverse. *La Transfiguration de la Roumanie* est un texte qui ne laisse aucun lecteur indifférent à cause du radicalisme de ses propos, animés d'un souffle qui est convaincant. A l'âge de 21 ans, Cioran fait un aveu, dans une autre lettre adressée à Bucur Tincu, qui témoigne de son sentiment d'urgence d'une plongée dans le danger, quel qu'il soit : « Sache que si je continue à vivre, je me ferai remarquer par une attitude extrême ; j'en tirerai conséquence sans aucune crainte. Je n'ai peur d'aucune idée et d'aucune attitude » (Cioran, *12 lettres...* :50).

Comme Matei Calinescu l'observe, toutes les idées exprimées par Cioran dans ce livre sont à rejeter « ... dans une Roumanie qui voudrait retrouver son chemin vers l'Europe » (Calinescu : 46). Il ajoute, pourtant, que la I-ère édition du livre, celle qui contient des fragments écartés par Cioran par la suite, est un « symptôme générationnel » (ibid. : 46), ce qui nous renvoie à Mircea Eliade et à tous les intellectuels de droite des années 30, qui ont sympathisé avec les idées du professeur et maître à penser Nae Ionescu et avec le mouvement d'extrême-droite de la Légion de « L'Archange Michel ».

Cioran a renié *La Transfiguration de la Roumanie* dans le texte *Mon pays*, mais cela ne diminue pas l'intérêt permanent suscité par l'ouvrage paru en 1936. Si son correspondant inverse, le poème en prose *Le Chant de la Roumanie*, écrit par Alecu Russo et publié en français, à Paris, en 1850, ne déclenche pas autant de discussion, cet ouvrage de Cioran attire encore, non seulement grâce à la séduction stylistique ou à la radicalité des idées, mais aussi pour le paradoxe de **l'amour-haine** dont il y fait preuve. Iulian Boldea remarque le fait que chez Cioran « l'amour et la haine, l'attraction et le rejet se superposent/ se fondent l'un dans l'autre jusqu'à ce qu'ils deviennent impossibles à séparer » dans son rapport à son pays (Boldea :5 2). Il observe également que l'identité « détruite et illégitime [de Cioran -n.a.] est légitimée par cette dualité passion/ détachement, très inattendue, en offrant de l'originalité à toute l'œuvre de Cioran... » (ibid. : 53).

L'amour voué à leur pays est en dehors des normes communes, chez les deux : « L'amour des patries a cette première et véridique séduction, il est charnel » (MF : 81), affirme Drieu. Et Cioran : « Ce n'est pas grand-chose d'aimer la Roumanie par instinct, il n'y a pas de mérite. Mais l'aimer après avoir désespéré totalement sur son destin, tout est là, à mon avis. Et celui qui n'a jamais désespéré du destin de la Roumanie, celui-là n'a rien compris » (TR : 44).

Ils partagent également l'idée de destin d'un peuple, qui provient de Spengler, de son *Déclin de l'Occident* : « L'histoire réelle est lourde de destin mais manque de loi causale » (apud M. Petreu : 133). Cioran renforce cette idée : « La marche des grandes cultures dans l'histoire ressemble (...) à une fatalité car rien ne peut les arrêter de leur tendance à s'affirmer et de s'individualiser, d'imposer leur style de vie à d'autres et de subjuguier tout avec leur fascination violente » (TR : 8).

Toujours chez Spengler, les deux écrivains trouvent la théorie sur l'âme...d'une culture, écrit Spengler, / d'une nation, écrivent-ils. Voilà ce que Spengler écrit sur « l'âme » d'une culture: « Une culture naît au moment où une grande âme s'éveille, se détache de l'état d'âme originaire de l'humanité qui est éternellement enfantine (...) Une culture meurt quand

cette âme aura accompli toute la gamme de ses possibles sous la forme de peuples, langues, doctrines, religions, arts, Etats, sciences- et c'est avec cela qu'elle retourne à l'état d'âme originaire » (apud M. Petreu :132). Alors que Spengler écrit sur la grandeur et la décadence des grades cultures, pas de culture « petite » donc, Drieu et Cioran se focalisent sur leurs pays respectifs. Ce qui préoccupe les deux auteurs, c'est le déclin contemporain de ceux-là. Si le ton de Drieu est modéré, celui de Cioran est apocalyptique. Mais, dans le fond, ils touchent aux mêmes obsessions. L'une d'entre elles, c'est le manque « d'âme », la perte de ce qui fait la valeur essentielle d'un peuple. Drieu et Cioran sont bien influencés par Spengler : « Aux débuts roumains, il n'y a pas eu d'âme formée.. », écrit Cioran (TR : 59). Et Drieu : « Les nations ont une âme. Quand je pense à la France, je me représente une volupté saine qui se détache à peine de l'instinct de reproduction, qui en est le prolongement » (MF : 75).

La France et la Roumanie sont vues, les deux, en état de déchéance. Drieu se lamente : « Nous avons perdu le sens de notre grandeur et de certaines valeurs humaines » (MF : 27). Il existe pour lui deux modèles : «...nous n'avons pas suivi dans leur grande aventure les deux groupes les plus vivants : Anglo-Saxons et Allemands » (ibid : 30). Pour Cioran aussi, il existe des modèles, mais comme il vient d'une culture « petite », l'un de ses modèles est le pays dont Drieu est mecontent, le sien, la France: « ...dans la culture française, qui est une culture de style et dans laquelle la grâce apaise les élans de la vitalité, l'antinomie entre la vie et l'esprit n'a jamais été un problème torturant et dramatique » (TR : 14). Les autres modèles de Cioran sont communs avec Drieu : les Allemands et les Russes.

Drieu se plaint du fait que les Français ont déchu militairement parce qu'ils n'ont plus fait d'enfants, en donnant des chiffres et en faisant des comparaisons avec d'autres nations, tandis que Cioran s'attaque à l'orthodoxie, qui aurait tenu les Roumains dans un état de torpeur, qui nous aurait exclus de l'Histoire (TR : 80). Ensuite, Drieu accuse les Français d'être devenus des « salariés », soumis à des machines, esclaves de l'industrialisation, ayant perdu les vraies valeurs. Le futur fasciste est ici seulement homme de droite : « ...il n'y a plus rien à conserver. Religion, famille, aristocratie, toutes les anciennes incarnations du principe d'autorité, ce n'est que ruine et poudre » (MF : 87). Les Français seraient dépourvus d'idéaux de grandeur, tolérant la corruption parlementaire, se complaisant dans le plaisir de la consommation, alors que la re-naissance devrait être d'abord spirituelle. Il mentionne le terme « renaissance », avec majuscule, mais il ne donne pas de solutions.

Cioran est beaucoup plus dur dans sa critique de la Roumanie, en accusant ses compatriotes de fatalisme et de scepticisme devant l'Histoire, et son ton est messianique : « La Roumanie a un sens si l'on se met à le construire. Il faut créer ce pays en nous-mêmes, pour pouvoir renaître en lui. Créer ce pays doit être notre seule obsession » (TR : 40).

Les deux auteurs se déclarent anti-démocratiques, font l'éloge de la jeunesse comme valeur en soi, l'apologie du sport, comme moyen de revitaliser les nations, font l'éloge de l'armée comme force fondatrice d'une nation qui se respecte : « Si on enlevait l'armée de l'histoire, le devenir universel ressemblerait à une leçon de pédagogie » (TR : 136), dit Cioran, qui pense que toute transformation nécessaire dans l'Histoire s'est faite avec violence, qui est nécessaire. En revanche, Drieu constate le déclin de l'armée française, qui, après avoir été « ...un des chefs-d'œuvre de notre civilisation », est devenue « instrument anachronique, à demi détraqué, à demi parfait, formidable » (MF : 44-45). La guerre est perçue comme

moyen d'avancer dans l'histoire par les deux écrivains, ce qui renvoie à leur influence spenglerienne : « C'est la guerre qui crée tout ce qui est grand » (apud M. Petreu :145).

Drieu et Cioran rêvent d'un héroïsme qui appartient aux légendes, aux épopées. Drieu : « La guerre moderne (...) était déjà au temps de Napoléon et même avant (...) simple machine à détruire les corps les plus robustes » (MF : 128). De son côté, Cioran affirme : « L'héroïsme est le fondement de toute Histoire authentique. Sans lui, le devenir humain est pure biologie (...) la mort du héros est le sens de la vie des autres » (TR :1 85)

Cioran admire la Russie qui a brûlé des étapes dans son évolution (TR : 19) tandis que Drieu frappe par une affirmation courte mais significative pour le choix politique qu'il fera dans plus de dix ans : « L'exemple de Fascio mérite d'être médité » (MF : 109). Drieu se pose aussi la question si les Etats-Unis ne deviendront pas le futur grand pouvoir du monde: « Peuples d'Europe réduits et exténués, nous sommes entre ces deux masses : Amérique et Russie, ces deux moitiés immenses d'un horizon d'airain » (MF : 62-63). Il se permet même des présages intéressants: « L'Europe se fédérera ou elle se dévorera, ou elle sera dévorée » (ibid : 65)

Les différences entre un homme d'une culture « petite » et celui d'une culture « grande » se font, enfin, sentir : si Cioran pense que la Roumanie devrait effectuer un saut vertigineux dans l'Histoire, contredire tout son « sommeil » qui durerait depuis mille ans, en plus devenir leader dans les Balkans, sinon son avenir lui semble « fade, superflu et stupide » (TR, p. 196), Drieu veut une France qui a bel et bien existé et qui doit renaître.

Quelle est l'évolution de ces deux écrivains après la publication d'un livre « amoureux » dédié à leur pays ? Drieu adhère au fascisme en 1934 et devient idéologue du Parti Populaire Français, il démissionnera, jugeant que l'extrême-droite française s'était corrompue et que Doriot était trop faible, ensuite il collaborera par conviction avec les nazis. Dans ses écrits derniers, deux ans avant la fin de la Seconde guerre et son suicide, il s'intéresse de plus en plus aux religions asiatiques, se déclare déçu par la politique et écrit un roman inspiré par la vie de Van Gogh. Cioran est bouleversé par le sort de Benjamin Fondane, qui est envoyé en camp d'extermination, et commence une longue série d'aveux sur ce qu'il appelle une folie de jeunesse, un aveuglement terrible, en se préoccupant lui-aussi du bouddhisme et en jetant l'anathème sur toute politique.

Ce qui justifie la sympathie de ces deux écrivains pour l'extrême-droite, même s'ils ne se sont jamais connus et même s'ils appartiennent à des cultures bien différentes et à des pays ayant des histoires différentes, ce sont cinq facteurs.

Le premier, c'est la prédisposition affective mélancolique. Ils ont trouvé dans l'extrême-droite des fantasmes de compensation pour leurs faiblesses incompatibles avec leur désir de grandeur. Un ego narcissique en proie à une psyché vulnérable, telle est « la fortune » innée des deux écrivains.

Le deuxième, c'est la pensée de type décadent, qui découle d'ailleurs, de cette structure mélancolique. Le sentiment de la décadence du monde mène à une vision très particulière qui contient le sentiment de la déchéance des mœurs, dans le présent, de la corruption de tous les politiciens, la haine de la bourgeoisie, le culte de la jeunesse et de la force physique, le mépris envers la faiblesse de corps et d'esprit, la peur de la baisse démographique, la perception de l'étranger comme ennemi impur, l'anti-intellectualisme, l'antisémitisme et l'obsession de la pureté ethnique, le pessimisme culturel, l'exaltation de la

guerre ou de la révolution, l'utopisme politique, le culte du Chef providentiel, le mythe d'un Age d'or, qui devrait être retrouvé.

Le troisième facteur, c'est le climat de l'époque : la montée des régimes d'extrême-droite en Europe, la Révolution bolchévique en Russie, le fascisme en Allemagne, en Italie, l'ascension de la Légion « L'Archange Michel » en Roumanie, le succès de « l'Action française » de Charles Maurras et du Parti Populaire Français de Jacques Doriot en France.

Le quatrième facteur, ce sont les influences livresques : Schopenhauer, Spengler, Nietzsche. A la fin de leur illusion politique, Drieu et Cioran se tournent, les deux, vers le bouddhisme. Ils ont aussi en commun une prédilection pour la poésie lorsqu'ils veulent s'exprimer eux-mêmes dans ce qu'ils ont de plus profond. Ils partagent également un goût prononcé pour l'esthétisme comme voie de salut.

Le cinquième mais non le moins important facteur, c'est l'événement-déclat : les visites faites en Allemagne. Cioran y passe un an, de 1933 à 1934, à Berlin, Drieu fait une visite en 1934, toujours à Berlin.

Drieu et Cioran sont deux des intellectuels qui ont subi ce que Julien Benda a appelé « la passion politique ». Celle-ci serait caractérisée, selon l'auteur de *La Trahison des clercs*, par le besoin d'action, le désir d'un résultat immédiat, le souci exclusif du but, le mépris envers les arguments, l'excès, la haine, l'idée fixe. L'intellectuel moderne patriote est, selon Benda, xénophobe et privilégie les notions comme la volonté, l'instinct, l'intuition, au détriment de la raison. En plus, il se considère la manifestation d'une âme collective et il veut lier sa propre forme d'esprit à une forme d'esprit nationale, qu'il oppose à d'autres formes d'esprit nationales, jugées inférieures. Ils manifestent ce que Benda appelle d'une manière très inspirée un « romantisme de la dureté et du mépris » (Benda : 135).

Drieu la Rochelle et Cioran se retrouvent parfaitement dans cette description de ce que Benda a appelé « la passion politique » et que nous avons appelée, dès le titre du présent article, « la passion patriotique ». Eternel dilemme de certains écrivains du XX-e.s. , commencé au XIX-e.s., c'est de vouloir et tenter de toucher aux Idées, ce qui les a rendus souvent victimes de leur propre ambition. Cioran avait dit des Français qu'ils aimeraient plus les Idées que la réalité. Lui-même avait passé par cette expérience. Quant au débat sur le patriotisme, ses manifestations de bon sens et ses limites ou ses abus, nous en sommes loin, européens et autres, à avoir trouvé des solutions-miracle, ce qui nous fait nous retourner encore une fois vers le passé (plus ou moins récent).

Ouvrages cités des auteurs analysés

- Drieu la Rochelle, Pierre, *Etat civil*, Paris, Gallimard, 1977 (dans le texte : EC)
 Drieu la Rochelle, Pierre, *Journal. 1939-1945*, Paris, Gallimard, 1994 (dans le texte : J)
 Drieu la Rochelle, Pierre, *Mesure de la France* (dans le texte : MF), Paris, Grasset, 1922
 Drieu la Rochelle, Pierre, *Interrogation*, Paris, 1917 (dans le texte : I)
 Drieu la Rochelle, Pierre, *Fond de cantine*, Paris, 1920
 Drieu la Rochelle, Pierre, *La Comédie de Charleroi*, Paris, Gallimard, 1996
 Drieu la Rochelle, Pierre, *Récit secret*, annexe à *Journal*, op.cit.(dans le texte : RS)
 Drieu la Rochelle, Pierre, *Rêveuse bourgeoise*, Paris, Gallimard, 1937
 Cioran, E.M., *Pe culmile disperării (Sur les cimes du désespoir)*, Bucaresti, Humanitas, 1993

Cioran, E.M., *Schimbarea la față a României (La Transfiguration de la Roumanie-* dans le texte : TR), Bucuresti, Humanitas, 1990

Cioran, E.M., *12 scrisori de pe culmile disperării (12 lettres des cimes du désespoir)*, Cluj-Napoca, Biblioteca Apostrof, no. 12/1995

Cioran, E.M., *Mon pays / Tara mea*, Bucuresti, Humanitas, 1996 (dans le texte- MP)

Notes bibliographiques

Benda, Julien, *Trădarea cărturarilor*, trad. par Gabriela Cretia, Bucuresti, Humanitas, 2007

Boldea, Iulian, « E.M. Cioran, History, exile and melancholy », *Journal of Romanian Literary Studies*, no. 3/2013, Tg. Mures, Arhipelag XXI

Călinescu, Matei, « Falsele profetii ale lui Cioran », *Meridian*, sept.-oct. 1991

****Dictionnaire de la psychanalyse*, Encyclopaedia Universalis, Paris, A. Michel, Préface de Ph. Sollers, définition de « la Projection » par Jacques Postel

*** *Convorbiri cu Cioran*, Bucuresti, Humanitas, 1993

Freud, Sigmund, « Doliu si melancolie », *Opere esentiale. 3. Psihologia inconstientului*, Bucuresti, Trei, 2010 (trad. par Gilbert Lepădatu, George Purdea et Vasile Dem. Zamfirescu).

Leibovici, Solange, *Le Sang et l'encre. Pierre Drieu la Rochelle. Une psychobiographie*, Amsterdam, Rodopi B.V., 1994

Liiceanu, Gabriel, « Eul crepuscular si Parisul emblematic », Bucuresti, *Secolul XX*, no. 328-330

Petreu, Marta, *Cioran sau un trecut deocheat*, Iasi, Polirom, 2011

Vartic, Ion, *Cioran naiv si sentimental*, Iasi, Polirom, 2011

Zaharia, Constantin, « Mélancolie haineuse », Bucuresti, *ARCHES*, no. 1/2001